

hotel où il faut être bien monsieur pour y pensionner, ou bien voleur.

Ce M. Eno a la réputation de posséder quatre millions—il les a volé—peu importe. Qu'il se ville dans notre pays, il serait emprisonné dans lesien, et tout le monde lui fera la cour.

L'influence de l'argent ! Il faudra bientôt changer le proverbe et dire : " Bonne renommée ne vaut pas ceinture dorée."

Comme la Corporation ne veut rien faire pour assainir la ville, le bureau de santé propose, comme précaution hygiénique en temps d'épidémie, d'attacher les chaussures avec un cordon sanitaire.

M. Jules Claretie rappelle que lors de la première apparition du choléra à Paris, la gaieté de France et le rire de Gaule eurent bientôt raison de la panique. Le bon Janin se mit, dans ses feuilletons, à rire au nez du choléra comme s'il se fut agit d'une mauvaise pièce. On organisa dans Paris la grande mascarade du choléra, et, comme ils devaient quarante ans plus tard, se moquer des éclats d'obus allemands, les gamins se moquèrent du gigantesque personnage blême qu'on promena par les rues, coiffé du bonnet blanc du *Malade imaginaire*. Alors, ce fut fini. Le choléra avait déjà perdu de son prestige d'ange exterminateur fantastique. On avait ri de lui : il était désarmé. Je conseillerais, ajoute M. Claretie, la même méthode curative si Toulon nous expédiait—ce qui est peu probable—un échantillon de ses produits.

M. Evariste Leblanc, un jeune avocat de talent, vient d'être élu député à la chambre locale pour le comté Laval. M. Leblanc est un jeune homme de mérite, très estimé dans le public et bien populaire dans son comté.

Cette élection n'est pas sans intéresser un grand nombre de jeunes filles, croyons-nous, qui ne manqueront pas de chercher à influencer le jeune et intéressant député pour lui faire embrasser la politique du *libre échange*.

CONTE POPULAIRE.

LA MONTAGNE DE VERRE.

Il y avait une fois un grand roi dont la fille mourut tout à coup, et tous les habitants du pays se désolèrent, car la princesse était très-belle, très-gracieuse et très-aimée. Mais voilà que, le jour où elle devait être ensevelie, arrive d'un pays lointain un savant homme, un magicien qui, voyant ce grand deuil, en demanda la cause. Dès qu'on la lui eut dite, il se rend au palais et s'écrie : La princesse n'est pas morte ; laissez-la reposer.

Puis il s'approcha du roi et lui dit :

— Il ne faut pas mettre la princesse dans une tombe. Je ferai une caisse en verre où elle dormira jusqu'au jour où elle doit se réveiller.

Le roi, ravi, annonça qu'il donnerait à l'étranger une magnifique récompense si ses promesses se réalisaient. Le savant se mit aussitôt à l'œuvre. Il établit dans une salle du palais une grande caisse en verre dans laquelle la princesse fut étendue sur de moelleux coussins, et, à la porte de la salle, des sentinelles devaient veiller jour et nuit avec l'ordre formel de ne laisser entrer personne.

Toute cette première organisation étant faite, le savant dit au roi :

— Envoyez de tous côtés des manœuvres pour amasser une quantité de matériaux, car je dois

construire un four plus vaste que votre capitale et faire une montagne de verre. Dans sept ans, lorsqu'au commencement de l'été résonnera le premier chant de l'alouette, envoyez des messagers de toutes parts pour convoquer auprès de vous les prétendants à la main de votre fille, et annoncez qu'elle sera accordée à celui qui pourra gravir, soit à cheval, soit à pied, la montagne de verre. Dans sept ans et sept jours, la princesse se réveillera et donnera un anneau d'or à celui qui parviendra jusqu'au sommet de verre, et avec celui-là vous la marierez, fut-il le plus pauvre de vos sujets, sinon elle se rendormira pour ne plus jamais se réveiller.

Le roi promit de suivre ponctuellement toutes ces prescriptions, et aussitôt donna l'ordre d'amasser les immenses matériaux demandés par le magicien. A la fin de la sixième année, le four s'élevait à la hauteur des nuages. Deux mille ouvriers y étaient sans cesse occupés, et il était chauffé de telle sorte que des étangs, des rivières, des lacs furent par là desséchés, et de profondes sources visiblement amoindries.

Pendant que ces grands travaux s'achevent, entrons dans la cabane d'un paysan, à une courte distance de la ville. La demeure d'un vieillard avec ses trois fils. Ses deux premiers sont de vigoureux et alertes garçons. Le plus jeune semble un peu simple. Le vieillard étant tombé malade les appelle près de son lit et leur dit :

— Je sens que ma fin approche et je désire vous faire connaître mes dernières volontés. Vous, mes fils aînés, il faut que vous continuiez à cultiver ensemble vos champs et à vivre dans la même maison tant que vous ne serez pas mariés, car un proverbe dit : " Là où sept frères peuvent aisément habiter ensemble, il n'y a pas assez de place pour deux femmes." Quand viendra le jour du mariage, vous partagerez entre vous deux mon héritage et vous logerez et nourrirez tant qu'il vivra Georges, votre jeune frère, qui n'est guère en état de travailler ni de gouverner une maison. C'est à cette condition que je vous lègue ma cassette. Georges n'a pas grande intelligence, mais il a bon cœur et il vous obéira comme il m'a toujours obéi.

Les deux frères aînés répondirent à leur père par de belles paroles. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

— Encore un mot, reprit le vieillard. Quand je serai enseveli, je désire que vous me donniez un dernier témoignage d'affection en venant l'un après l'autre passer une nuit sur mon tombeau.

Les deux aînés répondirent encore par de belles paroles, sans une larme dans les yeux, à cette dernière demande. Le plus jeune ne dit rien, mais pleura amèrement.

Bientôt le bon vieillard mourut. Les deux héritiers invitèrent à ses funérailles leurs voisins et leurs amis et s'assirent à une table abondamment servie, et burent et mangèrent comme à un repas de nocce. Georges était seul près du cercueil, soupirant et pleurant, et lorsque ce cercueil fut enfoui dans la terre, il lui sembla que toutes ses joies étaient mortes et ensevelies avec son père.

Le soir, quand les derniers convives furent partis, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la première nuit sur la tombe paternelle.

— Ah ! répondirent-ils, cette journée nous a fatigués ; nous avons besoin de nous reposer. Toi qui n'as rien fait, tu peux bien cette nuit veiller.

Sans rien répliquer, Georges s'en alla au cimetière et marcha à petits pas autour de la fosse où reposait son père. A minuit une voix qu'il ne pouvait oublier prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

La voix demanda ensuite pourquoi cette visite nocturne n'était pas faite par l'un des fils aînés. Georges répondit que la journée des funérailles avait fatigué ses frères.

— C'est bien, reprit le père ; chaque œuvre mérite sa récompense, je veux te donner la tienne. Un jour, tu désireras avoir de beaux vêtements pour entrer dans la société des gens distingués ; reviens alors sur mon tombeau, frappe trois fois la terre avec ton talon gauche et dis : " Oher père, je demande ma récompense pour ma première veillée." Aussitôt tu auras une armure et un cheval. Mais pas un mot de tout ceci à tes frères.

Au point du jour Georges retourna au logis et s'endormit.

Le soir, il demanda à ses frères lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe paternelle, et ils lui répondirent d'un ton railleur :

— Personne ne viendra enlever notre père à sa fosse. S'il te plaît d'aller près de lui passer la nuit, rien ne t'en empêche. Mais, avec toutes tes veillées, tu ne le ressusciteras pas.

Georges entendit ces paroles avec douleur et retourna au cimetière.

A minuit, la voix de son père prononça ces mots :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et il répondit :

Ah ! cher père, c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

Le père, de nouveau, demanda si l'un des deux aînés n'était pas venu. Georges les excusa en disant qu'ils étaient fatigués du travail de la journée.

— Eh bien ! reprit la voix du mort, toute œuvre mérite sa récompense. Je te donnerai la tienne. " Un jour viendra où tu auras besoin d'un vêtement plus beau que celui que tu as gagné hier. Viens alors ici frapper du talon gauche trois fois sur ma tombe en disant : " Cher père, je demande la récompense de ma seconde veillée." Tu auras alors une si belle armure et un si beau cheval que l'on ne pourra se lasser de te regarder. Mais de tout ceci, pas un mot à tes frères.

Au point du jour, Georges retourna au logis. Ses frères étaient encore au lit. Il se coucha et s'endormit.

Le soir il leur demanda lequel d'entre eux voulait passer la nuit sur la tombe. Ils lui répondirent d'un ton sarcastique :

— Celui qui a déjà gratuitement passé là deux nuits peut bien en passer une troisième. A quoi sert d'ailleurs ? Personne n'ira enlever notre père, et il ne sortira pas lui-même de sa fosse. Il n'avait plus sa raison quand il nous a fait sa singulière demande.

Georges pleura en les entendant parler ainsi et retourna au cimetière. A minuit, la voix du mort dit :

Qui donc vers mon cercueil revient si doucement ?

Et le pieux fils répondit :

Ah ! cher père ; c'est moi, Georges, ton jeune enfant.

— Pourquoi donc tes frères ne sont-ils pas venus ?

— Ils étaient fatigués du travail de la journée.

— Eh bien ! ton œuvre mérite sa récompense ; je te donnerai la tienne. Un jour viendra où tu reconnaitra que plus l'homme possède, plus il désire. Mais les vœux du tendre fils qui reste fidèle à la mémoire de son père doivent être accomplis. Je voulais partager mon trésor entre tes frères ; toi seul en hériteras. Si les vêtements et les chevaux que tu as gagnés hier et avant-hier ne te suffisent pas, viens ici frap-